

Lucie Picard
Chercheure autonome

L'américanité canadienne-française au prisme du corps dans la poésie de Rina Lasnier¹

La période de la Révolution tranquille constitue une saison particulièrement féconde au sein du parcours créateur de Rina Lasnier (1910-1997). Quatre recueils importants (ils seront par la suite retenus dans la rétrospective publiée en 1972 chez Fides²) paraissent à cette époque, soit *Présence de l'absence* (1956), *Mémoire*

1. Cet article prend appui sur mes recherches antérieures sur Rina Lasnier : il en constitue à la fois une synthèse partielle, un approfondissement en regard du concept d'américanité élaboré par Pierre Nepveu, à la lumière des travaux récents d'Antoine Compagnon et de Cécile Vanderpelen-Diagre, ainsi qu'un prolongement par des analyses inédites. Voir Lucie Picard, *Maternité poétique et dissidence. Rina Lasnier, l'écriture, l'épreuve de la sécularisation*, Québec, Nota bene, coll. « La collection grise », 2009, 272 p.

2. Rina Lasnier, *Poèmes I*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1972, 322 p.; Rina Lasnier, *Poèmes II*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1972, 322 p. Dorénavant, les références aux poèmes de Lasnier seront tirées de ces rétrospectives (*P.I* et *P.II*) et indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées au besoin de la mention du recueil spécifique d'où elles en sont tirées, soit *PA* (*Présence de l'absence*), *MSJ* (*Mémoire sans jours*), *GIS* (*Les gisants*) ou *AB* (*L'arbre blanc*).

sans jours (1960), *Les gisants* (1963) et *L'arbre blanc* (1966). Ces recueils représentent, dans une œuvre au long cours (1941-1983), ce que j'appellerais la période engagée de la poète. Là plus que dans sa poésie précédente ou successive, en effet, l'originalité de l'imaginaire lasniéen ne consiste pas tant dans son adhésion explicite à une tradition religieuse en perte de consensus que dans la représentation polémique du processus de sécularisation. Si les années 1953-1970 voient l'émergence, en littérature québécoise, de nouvelles formes de spiritualité liées au corps, de ce qu'on pourrait qualifier de paradigme spirituel synchronique et spatial, Lasnier, poète catholique³ et poète du corps, a dit le déclin concomitant du paradigme spirituel culturel et diachronique qui, longtemps, a servi de socle à l'identité nationale canadienne-française.

Quelque part en Amérique, la fin d'une habitation catholique nationale

Le concept d'américanité élaboré par Pierre Nepveu dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, c'est-à-dire une américanité entendue comme « expérience intérieure de confrontation avec une altérité⁴ », permet d'approfondir la connaissance de l'œuvre de Lasnier, à condition toutefois qu'on le détourne quelque peu. En effet, la perspective de Nepveu suppose une difficulté *première* d'habiter l'Amérique — et c'est ce caractère problématique de l'expérience américaine qu'il a mis

3. Soulignons, outre la centralité de l'héritage catholique canadien-français dans l'imaginaire lasniéen, l'engagement de la poète en tant que militante s'opposant à la sécularisation de la société québécoise (notamment par le biais de son implication dans l'équipe des *Cahiers de la Nouvelle France*). Cela ne l'empêche pas de signer des poèmes très critiques envers l'Église comme institution. A titre d'exemple, on peut lire « Les corneilles », poème satyrique dont la cible polémique est l'éducation des filles dans les pensionnats religieux, coupables d'instaurer un climat janséniste enténébrant l'enfance en plus de maintenir les femmes dans un état d'ingénuité abêtissant (*P.II*, p. 109); ou encore « L'Égypte », où le pharaon poète Akhounaton oppose à l'obscurantisme et au conformisme religieux une parole inspirée et ancrée dans le présent (*P.II*, p. 143-146).

4. Je reprends ici la formulation utilisée dans la présentation du colloque. Voir Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, 378 p.

en lumière et exploré en profondeur; mais elle comporte également, en filigrane mais indéniablement, l'ouverture à un possible, l'espoir d'une habitation véritable qui signerait, pour le sujet, la fin d'une aliénation fondamentale, l'avènement d'une expérience authentique enracinée dans le continent. À cet égard, l'imaginaire lasniéen ferait figure d'exemple *a contrario* dont le point de départ serait une habitation a-problématique de l'Amérique, une habitation catholique nationale mise en crise par l'expérience de l'altérité que constituerait la formidable vague de sécularisation qui investit la société canadienne-française dans le contexte de la Révolution tranquille. En somme, et en schématisant beaucoup, chez Nepveu, le terme *américanité* renvoie à la fois à une expérience problématique de l'altérité et à une habitation souhaitable, et peut-être réalisable, du territoire continental, alors que chez Lasnier, l'américanité comme expérience de confrontation à une réalité inédite (l'évacuation du religieux au Québec) s'oppose à une habitation antérieure, réalisée, une américanité non pas génériquement continentale (comme chez Nepveu) mais *singulière* : l'américanité canadienne-française⁵, foncièrement catholique.

L'expérience spirituelle chez Lasnier est une expérience *religieuse* (tantôt païenne, tantôt chrétienne), c'est-à-dire, selon l'*Encyclopédie des religions*, une expérience spirituelle « codifiée culturellement⁶ ». Il s'agit, par conséquent, d'une expérience *partagée*, sa dimension collective étant fondamentale : collective d'un point de vue synchronique, mais également diachronique, puisque la foi unit les croyants du présent à leurs ancêtres et à leurs descendants. Toute religion dessine ainsi les contours d'une communauté transgénérationnelle de croyants. Dans la poésie lasniéenne, on retrouve ainsi un « nous » qui rassemble toute la chrétienté indifférenciée, mais également un autre « nous », plus

5. La poésie de Lasnier convoque principalement le territoire nord-américain et l'héritage canadien-français, cette centralité d'une américanité singulière n'excluant pas la présence d'autres américanités singulières, comme l'haïtienne (comme elle marginale) ou la précolombienne (balayée par l'histoire).

6. Michel Meslin, « L'expérience religieuse », Frédéric Lenoir et Ysé Tardan-Masquelier [dir.], *Encyclopédie des religions*, Paris, Bayard, 1997, p. 2248.

spécifique, qui renvoie à la catholicité canadienne-française, catholicité dont l'horizon temporel est la Nouvelle-France personnifiée par les figures de son hagiographie. Aussi l'expérience religieuse *catholique*, outre sa spécificité en termes de théologie, d'anthropologie, de rites et d'histoire, y est-elle indissociable de la question identitaire et de la sphère affective : « Ma recherche à moi », écrit l'auteure à Guy Sylvestre en 1953, « est celle des enfants qui par *amour* veulent ressembler à leur père et mère⁷ ».

L'imaginaire lasniéen est imprégné par la puissante nostalgie d'une unité et d'un élan religieux à la fois partagés et intériorisés. Il ne s'agit pas ici de nier la nature en partie fantasmée, fictive de cette unité et de cet élan dans la société québécoise, laquelle n'a jamais été véritablement homogène. Néanmoins, aussi bien avant qu'après la Seconde Guerre mondiale, la catholicité canadienne-française, majoritaire, manifeste une ferveur chrétienne qu'on pourrait difficilement réduire exclusivement aux dynamiques d'avancement social et de pouvoir qui conditionnent la hiérarchie cléricale et au conformisme religieux ambiant : la piété populaire est répandue et souvent ardente, l'engagement dans le social est un phénomène à grande échelle⁸. Par ailleurs, l'historienne Cécile Vanderpelen-Diagre a montré que, durant la période 1920-1960, le catholicisme constituait pour la plupart des écrivains canadiens-français un fondement identitaire non problématisé⁹. Il y a là, il me semble, des indicateurs d'une habitation catholique, si j'ose dire, de l'Amérique.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que nombre de poèmes religieux lasniéens, loin de confiner l'expérience spirituelle à l'intimité d'un

7. Lettre à Guy Sylvestre, 17 juillet 1953 [l'auteure souligne], citée par Cécile Vanderpelen-Diagre, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Nota bene, coll. « La collection grise », 2007, p. 88.

8. Voir à ce sujet Nicole Gagnon et Jean Hamelin, *Le XX^e siècle. Tome 1 : 1898-1940, vol. III de l'Histoire du catholicisme québécois*, Nive Voisine [dir.], Montréal, Boréal express, 1984, 504 p.; Jean Hamelin, *Le XX^e siècle. Tome 2 : De 1940 à nos jours, vol. III de l'Histoire du catholicisme québécois*, Nive Voisine [dir.], Montréal, Boréal express, 1984, 425 p.

9. Cécile Vanderpelen-Diagre, *op. cit.*, p. 147-149.

individu avec le divin, renvoient à une dimension collective; ils dessinent ainsi le profil de groupes d'êtres humains définis par leur rapport au sacré. Si l'on se concentre sur la sphère catholique en prise sur l'expérience américaine particulière que constitue la Révolution tranquille, on distingue ainsi quatre groupes chez Lasnier : 1) les adversaires du Christ (qu'il s'agisse de la foule rassemblée sur le Golgotha ou le peuple canadien-français qui rejette son héritage catholique); 2) les chrétiens à la foi de charbonnier; 3) les déistes (qui croient qu'un Dieu existe mais nient toute incarnation); 4) les croyants qui interrogent la réalité et leur expérience religieuse dans leurs rapports réciproques. Dans plusieurs poèmes, par exemple, l'hostilité des adversaires du Christ est exprimée par le biais d'une représentation haineuse de Jésus visant à mettre en évidence sa faiblesse corporelle et son aspect misérable, afin de nier sa divinité et de ridiculiser sa personne : il est ce « [p]rophète mangé de la teigne des mots / [e]mpêtré de la laine d'un manteau // [d]écapé de sa chair trop féminine / [e]ssouché de ses deux pieds sans racine » (*P.II, MSJ*, p. 96), cet « épouvantail effilé sous ses cheveux » (*P.II, MSJ*, p. 97), « ce commensal triste entre nos conifères / [...] ce Christ folklorique lambrissé aux relais des routes » (*P.II, AB*, p. 279), etc. L'imaginaire de la foi naïve (second groupe), associé à la figure maternelle, est moins tranché : d'une part, la profondeur et l'intensité des sentiments qu'elle met en cause, ainsi que la soif innocente de beauté qui y est associée, sont l'objet d'une valorisation; néanmoins, les textes lasniéens disent également l'immatunité spirituelle de ce type de religiosité (centrée autour du rôle de fils humain de Jésus). Les déistes (troisième groupe), quant à eux, constituent une cible polémique dans la poésie lasniéenne, d'une part parce qu'ils réduiraient Dieu à une abstraction, lui niant son visage humain, d'autre part, à cause de leur mépris des croyants simples. Par ailleurs, le sujet lasniéen, qui appartient au quatrième groupe (celui des croyants lucides), est souvent représenté face à une situation d'altérité angoissante à mesure que la majorité de sa collectivité évacue son rapport au Transcendant, un Transcendant incarné dans l'humanité et dans l'histoire en la personne de Jésus-Christ. Une altérité qui met en cause ses assises identitaires et affectives. C'est le cas notamment dans « Angoisse » (*P.I, PA*, p. 270-271), où l'expérience des croyants entre eux face à la sécularisation est thématifiée. Dans ce poème, un

sujet masculin investi d'un rôle pastoral énonce son désarroi face à l'abandon de la figure christique comme porteur de Sens pour la collectivité : « Que reste-t-il des ciels flambés sinon le charbon de la nuit? / [...] Nous ne lisons plus l'avenir au cœur d'un oiseau crucifié! » (*P.I, PA*, p. 270) Cette souffrance du sujet s'exprime à travers une série de métaphores corporelles, notamment dans les vers suivants : « Je veux saigner solitaire et sécher debout / Comme l'animal émincé de la graisse et de la boue » (*P.I, PA*, p. 271). Mais ces vers préfigurent également le refus d'un véritable partage dans l'épreuve : « [j]e veux saigner solitaire » (*ibid.*). La dernière strophe, où l'on découvre une interlocutrice, révèle que l'énonciation n'en est pas une véritable, que le sujet croyant refuse de *dire* son angoisse, qu'il laisse à cette figure de semblable féminin les miettes d'un tel partage, un partage pourtant souhaité, en la laissant *deviner* ce qu'il ressent.

Je te cacherai mes plaies comme une enture convoitée,
Comme une blessure complice de ta jeune pitié,
Ô sœur de mon agonie, sœur du silence maternel,
Enfouis en toi ma dernière larme, effritement de prière...
(*P.I, PA*, p. 271)

Dans l'imaginaire lasniéen, les croyants sont des « gens du silence » (pour reprendre la formule de Marco Micone¹⁰), ce sont ceux qui se taisent par orgueil ou stoïcisme, comme ici, par lâcheté ou par indifférence ailleurs. Face à la sécularisation, il n'y aura pas de parole partagée qui serait, dans les mots d'Anne Hébert, une « solitude rompue comme du pain¹¹ ». Il y a chez Lasnier le constat d'un refus des croyants de *faire corps* par le truchement de la parole : face à l'adversité, on se terre et on se tait, au lieu de partager son désarroi entre chrétiens, au lieu de prendre la parole, ensemble et solidaires, sur la place publique. Dans le poème, à l'instar du sujet, la « sœur » est, malgré elle, une figure douloureuse et seule.

10. Formule que je détourne puisqu'elle désigne, dans une pièce de l'écrivain, des immigrants au Québec. Voir Marco Micone, *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Premières », 1982, 140 p.

11. Anne Hébert, « Poésie, solitude rompue », *Œuvre poétique. 1950-1990*, Montréal, Boréal compact, 1992 [1960], p. 63.

Le corps humain du Christ, fondement de Sens et de communauté

Si la religion constitue un fondement de l'identité collective essentiel chez Lasnier, on ne saurait cependant *assimiler* son œuvre à la culture catholique du Canada français, principalement parce que la poésie de Lasnier est une poésie du corps, comme l'observe André Brochu, l'un des principaux commentateurs de l'œuvre¹². Omniprésent, le corps dans l'imaginaire lasniéen est le point d'ancrage de toute expérience, y compris des expériences artistique et spirituelle; il en constitue également l'un des principaux réseaux métaphoriques. Il y a donc, chez la poète, un refus radical du tabou du corps caractéristique du catholicisme canadien-français. Cette prégnance de la sphère corporelle en général (et son rapport étroit au sacré en particulier) constitue d'ailleurs un aspect crucial de la modernité du corpus lasniéen¹³.

La représentation de la mort comme réalité corporelle est le lieu privilégié, dans les poèmes, de l'appréhension du sacré. Si le sujet ne peut s'expérimenter comme mort, son regard peut saisir les aspects sensibles de la mort humaine (l'événement, les cadavres) qui sera son lot et, conjuguant cette contemplation lucide au Sens proposé par la religion, pressentir l'expérience spirituelle qu'elle instaurerait. Cependant, si toute religion a sa dignité spirituelle et sa fonction de cohésion sociale chez Lasnier, le rapport spécifique du dieu chrétien au corps humain établit un hiatus fondamental entre le christianisme et les autres credos religieux. Ce contraste structure la section « Les géants » (*P.II, GIS*,

12. André Brochu, « Mémoire sans jours, recueil de poésie de Rina Lasnier », Maurice Lemire [dir.], *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, IV*, Montréal, Fides, 1984, p. 560.

13. Modernité sur laquelle j'ouvre une parenthèse. La poésie lasniéenne s'inscrit à mon avis dans le courant anti-moderne de la modernité au sens où l'entend Antoine Compagnon : la poète ne serait pas une non-moderne qui s'oppose, de l'extérieur, à la modernité, mais une véritable moderne qui résisterait à la radicalisation de certains traits de la modernité, notamment à la tentation d'un discrédit, voire d'une évacuation, du passé culturel et spirituel. Voir Antoine Compagnon, *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, NRF/Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005, p. 17.

p. 123-166) du recueil homonyme, section qui constitue une longue méditation poétique sur la mort. On y trouve notamment un poème intitulé « Le gisant Jésus » (*P.II, GIS*, p. 165) dont le titre est significatif. La reprise, à propos de Jésus, du même vocable, ainsi que le jeu d'échos instauré entre « gisant » et « Jésus », figurent le rapport distinctif du dieu chrétien avec l'humanité — un dieu qui, s'étant incarné, communique avec les humains dans la réalité concrète de la mortalité. Comme ses semblables humains, Jésus est chosifié par la mort, il est ce « corps raidi / [...] ce gisant cassé, déserteur de sa vie » (*ibid.*) :

Déposez-le nu sur la glace et la pierre;
Mort, il a perdu la semblance de sa Mère,
Le voici fils fondu à notre plaie de chair,
La salive de ses dents est son testament,
L'espérance est en cendres sur son corps gisant. (*ibid.*)

Bref, c'est un « Dieu familial et rupturé » (*P.II, GIS*, p. 164). Dans le corpus lasniéen, l'amour divin se manifeste aussi bien par cet « être-ensemble » dans la mort que par la résurrection qu'il inaugure pour les humains. La représentation des morts chrétiens, quant à elle, unit la chosification des cadavres à une attente vivante :

Ajustés au coffre comme au banc dominical [...]
Leur chair pileuse ils l'ont mise à sécher, [...]
L'adoubement dur des os ils l'ont déposé [...]
Les voici dépendus des affres du mal [...]
Ils voient Dieu libéré de sa face mortuaire. [...]
Ils ont le plein mutisme du poisson profond calé [...].
(*P.II, GIS*, « Partage des morts », p. 156-157)

L'attente collective de la résurrection évoque ici, par le biais du « banc dominical », l'unité de base de l'organisation de la communauté chrétienne (catholique) : la paroisse, une réalité dont l'importance est capitale dans la société canadienne-française traditionnelle.

Dans la section « La sainteté » du poème « Partage des morts » (*P.II, GIS*, p. 153-158), l'accent est mis cette fois sur la nécessité d'une réciprocité dans le don : si Dieu est avec nous dans la mort inéluctable, la sainteté permettrait de ne pas laisser seul le « gisant Jésus » :

Pour que Dieu se repose d'être tué
 Et d'être mort sans beauté,
 Trop seul avec sa sainteté. (*P.II, GIS*, p. 158)

Or, en réponse à cette double vulnérabilité, charnelle mais aussi affective, qui caractérise le divin chrétien, Lasnier convoque deux figures appartenant à l'hagiographie de la Nouvelle-France : « [c]orps de Jogues et de Jeanne lié[s] puis délié[s] » (*P.II, GIS*, p. 157). Isaac Jogues (1607-1646) est un jésuite qui mourra torturé par des Iroquois; quant au prénom « Jeanne », il renvoie très vraisemblablement à Jeanne Mance (1606-1673), une femme donc, une laïque qui, elle, donnera sa vie en... vivant. En effet, ces deux personnages permettent à la poète de couvrir le spectre des possibles et donc d'interpeller l'ensemble de la nation canadienne-française. Autrement dit, d'interpeller *les siens*. De plus, en choisissant, dans le contexte sonore des poèmes, des noms commençant par le phonème [ʒ], Lasnier inscrit dans la chair même des mots la théologie d'un dieu incarné et l'anthropologie collective qui sont constitutives du catholicisme. La mort, expérience individuelle par définition, commune mais impossible à partager, semble en quelque sorte décloisonnée par sa traversée et son dépassement par le divin; les croyants, morts ou mortels, sont rassemblés dans leur attente et forment la communauté chrétienne, tous lieux et époques confondus. Et pourtant, la méditation poétique lasniéenne dessine des contours infiniment plus modestes, ramenant l'expérience spirituelle à ses confins nationaux, à *une* expérience américaine non pas tant spatiale que culturelle (la paroisse) et historique (les saints de la Nouvelle-France).

No man is an island? Le temps de l'après

Le sujet catholique, chez Lasnier, ne vit pas une perte du Sens, du rapport au sacré, puisque le cadre religieux intériorisé lui-même, la foi, demeure un fondement de son identité. Cependant, il subit la perte de la *communauté* dans le Sens et dans la parole. Or, dans la perspective lasniéenne, la perte du consensus religieux mine le fondement de l'identité collective, désormais noyée dans la prolifération des individualités : dans les mots de Lasnier, quand manque « la gloire amoureuse d'un corps incendié » (*P.I, PA*, p. 274), il n'y a plus

de forêt, mais une « jungle tiède » (*ibid.*), une « jungle de feuilles » (*P.I, PA*, p. 273) étouffante. D'où un sentiment d'aliénation du sujet croyant canadien-français en terre américaine, au sortir de la Révolution tranquille. En effet, si chez plusieurs poètes la redéfinition du sacré en dehors des cadres religieux représente une forme de libération et fonde une authenticité dont l'habitation corporelle de l'Amérique serait une garante, il en va différemment chez Lasnier, puisqu'en rejetant le christianisme, on coupe le lien vivant avec Jésus, le divin qui comme nous a eu une vie corporelle, on atomise l'expérience spirituelle à l'échelle de l'individu, condamnant le sujet à une forme de solitude indépassable. Dans l'imaginaire lasniéen, sans l'incarnation qui fédère l'expérience spirituelle et fonde la communauté, il n'y aura plus, dans ce lieu de l'Amérique où vivent les Canadiens français, qu'une population d'individus « seuls ensemble » face au sacré ou au néant.

Toute révolution, qu'elle soit tranquille (et qu'entend-on par là?) ou non, comporte l'avènement d'un ordre nouveau et implique la fin d'un ordre ancien. C'est ce crépuscule, typiquement moderne, qui est au cœur de l'imaginaire lasniéen : celui d'une société religieuse en voie de sécularisation. Un phénomène qu'évoquera également Jacques Brault, mais le temps d'un seul poème, publié à l'orée des années 1970 et consacré au devenir social de la figure christique. Un poème dont le titre, « Rengaine », donne la mesure du mépris dont fait désormais l'objet le discours catholique, assimilé à du radotage. Un poème qui dit à la fois la force du processus de sécularisation, puisque ce dernier aboutit ultimement à l'ignorance en matière religieuse, mais aussi à ses limites, car il y a une nostalgie diffuse chez les êtres qui constituent ce que la société a de plus vulnérable, mais une nostalgie désormais sans visage, désincarnée :

tenez-le donc pour mort
bel et bien dans son corps
sans revenue possible
enterré comme un os vidé séché

laissez les chiens s'y casser les dents
s'en amuser les enfants les vieillards

et les amoureux (parfois) les agonisants
 les seuls les déments les torturés
 les pas de nom pas de peau pas de pays

s'en souvenir
 sans savoir¹⁴

Au final, bien que le corps constitue à la fois le lieu et le garant de l'expérience du sacré dans la poésie lasniéenne, et que le territoire américain y soit fort représenté (paysages, saisons, flore et faune du Nord-Est canadien), il demeure problématique d'articuler ces trois aspects puisque la dimension spirituelle de l'expérience américaine ne se situe pas ici du côté du rapport du sujet avec un monde sensible singulier, mais plutôt de celui de son rapport à sa propre histoire, à sa culture spirituelle américaine spécifique. Qu'elle soit canadienne-française (centrale), autrement américaine (haïtienne, pré-colombienne ou inuit) ou étrangère, toute *civilisation* convoquée dans l'œuvre (et elles sont toutes, significativement, pré-modernes) est représentée comme exempte de pluralisme et fondée sur la religion. Il y a, chez Lasnier, la hantise de la fin d'un « corps social » religieux, d'une « dé-spiritualisation » de sa nation américaine d'appartenance, et c'est peut-être là une dimension à redécouvrir : un patrimoine canadien-français intranquille.

14. Jacques Brault, « Rengaine » (extrait), *Poèmes I*, Saint-Lambert (Québec), Éditions du Noroît/La table rase, 1986 [1971], p. 131.